

DOSSIER : Le salon du livre jeunesse – Montreuil 88

LE SALON

Lizzie SADIN

Comment ne pas « faire visiter » le Salon du livre de Montreuil à des employés de la mairie, en stage de lecture, précisément... à Montreuil ?

Cet événement constituait une occasion vraiment trop belle de mettre en pratique les principes de tout stage de lecturisation : ouvrir le stage sur des partenaires extérieurs (municipalité, écoles, bibliothèque, etc.), travailler avec les stagiaires sur leurs raisons et leurs besoins d'avoir recours à l'écrit et d'adopter dès le début des comportements de lecteurs. Le Salon du livre est vite apparu comme un des trois projets autour desquels s'articulerait le stage, les deux autres étant l'aide à l'apprentissage de la lecture de leurs enfants et le rôle de l'écrit dans l'information. Il s'agissait plus précisément pour les stagiaires - pour la plupart non lecteurs - de connaître la littérature enfantine, de se rendre compte de l'ampleur de la production, de réfléchir aux caractéristiques du public du Salon.

Oui, mais pas si simple !

Les réticences n'ont pas tardé à se manifester, significatives à la fois de leur conception du stage et de leurs rapports à l'écrit :

- Se rendre à ce Salon, est-ce vraiment sérieux ? Ne vaut-il pas mieux consacrer ce temps à apprendre ?
- La directrice du Salon avait accepté de venir leur en parler. Panique à bord. Une stagiaire répète le soir avec son mari les questions qu'elle posera à cette dame. Quelques jours avant les stagiaires préférèrent annuler le rendez-vous : « *On ne veut plus qu'elle vienne. C'est une dame trop importante. Elle va perdre son temps avec nous. On ne saura pas lui poser des questions.* » Statut, statut, quand tu nous tiens...
- Il était convenu qu'ils y allaient pour leurs enfants, afin de lire et d'observer la littérature enfantine, de la connaître pour plus tard, mais était-ce si clair ? N'y allaient-ils pas aussi pour eux-mêmes (et dans ce cas, quelle image d'eux-mêmes, illettrés de 40 ans ? cette visite parmi des enfants leur renvoyait-elle ?).

Le jour fatidique, les réticences avaient presque entièrement disparu : la majorité des stagiaires s'attardait dans les stands, particulièrement ceux consacrés à la Révolution Française (sur laquelle plusieurs séances de préparation avaient porté), feuilletait et achetait des livres. Certains sont revenus avec leurs enfants, d'autres sont retournés pendant plusieurs heures pour prendre des notes sur la Révolution Française dans la salle d'exposition...

Succès à première vue. Mais, dans cet engouement et cet intérêt soudain pour les livres, n'y avait-il pas aussi un désir de se conformer à l'attente de la formatrice et l'effet d'une sorte d'euphorie consommatrice ? Ces livres, ne les ont-ils pas achetés par mimétisme et besoin de reconnaissance ? Les liront-ils ? Ou joueront-ils finalement le rôle de ces encyclopédies qu'on

achète et qu'on n'ouvre jamais ? On peut se demander s'ils n'ont pas joué à être des lecteurs, sans en avoir les moyens. Notamment la capacité de choisir, de se repérer dans l'abondance des écrits ? Ne l'avaient ils pas pressenti lorsqu'ils affirmaient : « *Il faudrait qu'on nous guide à l'intérieur pour ne pas être comme des aveugles* »... ?

Mais avec le recul, le principal intérêt de cette visite est d'avoir servi de déclic dans un processus - le stage - qui s'inscrit dans la durée : les séances suivantes ont été l'occasion d'une réflexion collective sur le salon, sur leurs réticences préalables. Pour preuve l'idée d'un journal de stage, écrit par les stagiaires, est née. Un article reflétant leur point de vue sur le Salon y figurera, à côté d'une interview, par les stagiaires eux-mêmes, du député-maire sur la politique de formation de la Ville et de... la directrice du Salon sur l'importance du Salon et les moyens de le rendre plus accessible aux non-lecteurs. Ce journal sera diffusé dans *Montreuil Expression*, le journal de la commune.

Lizzie SADIN